



Ni monstres ni super-héros, les Palestiniens de Gaza demandent à être considérés comme des « gens comme les autres »

## Description

*Le nouveau livre « Daybreak in Gaza : Stories of Palestinian Lives and Culture » vise à lutter contre la déshumanisation qui est au cœur du génocide de Gaza en mettant en lumière la dimension humaine d'une terre sous attaque.*

Par Steve France, le 15 septembre 2024



Les Palestiniens qui ont abandonné leurs maisons en raison des attaques israéliennes sur Gaza, tentent de se rafraîchir en nageant dans la mer le long de la zone côtière de la ville de Deir al-Balah, Gaza, le 6 septembre 2024. (Photo : Omar Ashtawy/APA Images)

## LE JOUR SE LÈVE À GAZA

Histoires de la vie et de la culture palestiniennes

Édité par Mahmoud Muna, Matthew Teller, avec Juliette Touma et Jayyab Abusafia

336 p., Saqi Books £14.99

Un génocide russe nécessite la déshumanisation de ses victimes, afin d'éviter tout scrupule de la part de ses auteurs et d'endormir le monde qui le regarde. Alors qu'Israël cherche à terminer sa longue guerre contre les Palestiniens de Gaza, il a lancé des tropes de déshumanisation à un rythme effréné. Les Palestiniens de Gaza ont résisté avec acharnement, même s'ils et elles ont été traités comme des animaux. Ils et elles savent que leur humanité est et a toujours été la clé de leur survie et de leur résistance.

Les Palestiniens savent aussi que le monde, et en particulier les Américains, doivent prendre conscience de leur humanité et de leur humanisme pour qu'il y ait un espoir

dâ??intervention internationale. Tel est lâ??objectif de Daybreak in Gaza : Stories of Palestinian Lives and Culture, une nouvelle compilation dâ??Ã©crits de poÃ¨tes, dâ??Ã©crivainÃ©s, de mÃ©decins, de scientifiques, dâ??enseignantÃ©s, dâ??Ã©tudiantÃ©s, dâ??agriculteurÃ©s, de commerÃ§antÃ©s, dâ??enfants et de leurs parents, etc. Les auteurÃ©s partagent leur douleur, leur chagrin et leur dÃ©sarroi, ainsi que leur amour pour leur patrie captive.

Les rÃ©dacteurs en chef, Mahmoud Muna, qui dirige la cÃ©libre Educational Bookshop de JÃ©rusalem, et Matthew Teller, auteur de Nine Quarters of Jerusalem : A New Biography of the Old City, expliquent que ce livre est Ã©« une tentative dâ??amplifier les voix marginalisÃ©es et dâ??Ã©clairer les histoires cachÃ©es pour Ã©voquer lâ??esprit [humain] dâ??un lieu attaquÃ© Ã©». Ces voix percent nos dÃ©fenses, chacune Ã© sa maniÃ©re, et donnent un aperÃ§u de la rÃ©silience et du courage personnels qui, ensemble, expliquent la force incroyable de Gaza.

Pourtant, Ã©« les GazaouiÃ©s ne veulent pas Ã©tre qualifiÃ©s de super-hÃ©rosÃ©s Ã©», Ã©crit le romancier Mahmoud Joudeh. Le danger de lâ??Ã©tiquette de super-hÃ©ros, prÃ©vient-il, est quâ??elle Ã©« soulage la conscience des spectateurÃ©s et justifie leur incapacitÃ© Ã© soutenir les personnes dans le besoin. Les super-hÃ©rosÃ©s nâ??ont besoin de personne, mais nous sommes tout le contraire : nous sommes des gens comme les autres Ã©».

'A most significant collection, the  
timeliest of reminders of our common  
humanity and the irrepressible force of  
the written word.' Philippe Sands

Profits  
donated to  
Medical Aid for  
Palestinians

# DAYBREAK IN GAZA



Stories of Palestinian  
Lives and Culture

Edited by Mahmoud Muna and Matthew Teller

With Juliette Touma and Jayyab Abusafia

Agence MÃ©dia Palestine

L'essai de Joudeh est un des quelque cent récits personnels qui, dans Daybreak, exposent les mensonges déshumanisants sur lesquels repose le récit sioniste d'effacement. Ce livre doit figurer sur l'étiquette de toutes les amies de la Palestine et de toutes celles et ceux qui croient aux droits de l'homme, car le sort de Gaza aura un impact mondial sur l'avenir des droits de l'homme et de la moralité, notamment en Amérique.

Tout au long de l'ouvrage, on sent que les auteur·ices affirment implicitement : « Nous sommes humain·es, tout autant que vous, cher monde ». Ils et elles évoquent les petits plaisirs poignants de leur vie quotidienne avant le génocide dans l'unique communauté de réfugiés de Gaza, des moments simples auxquels nous pouvons tous nous identifier. Bien que résidant dans ce qui a longtemps été qualifié de « prison à ciel ouvert », les Palestinien·es ont trouvé des moyens de se sentir heureux·ses d'y vivre après la Nakba de 1948, l'invasion et l'occupation de 1967, et même pendant le siège cruel d'Israël qui a commencé le 7 octobre.

« Mon quotidien était extraordinaire », écrit Noor Swirki. « Je commençais par marcher le long de la mer sur la Corniche. Après le travail, j'allais à la salle de sport, puis je passais la soirée avec mes enfants et mes amies. Nous avions des visites, des activités de plein air dans des endroits où aller nous avions trop de choses à faire, en fait ». Elle raconte ensuite les tourments de son « mode de vie » actuel, lié au génocide.

Leila Haddad, autrice de The Gaza Kitchen, se souvient que les soirs d'été, la rue Jundi se remplissait de familles qui se promenaient, profitant de la brise marine et se rendaient chez Saqallah, la célèbre pâtisserie transplantée de Jaffa après que la population de l'ancienne ville ait été chassée pratiquement du jour au lendemain en 1948. Même les plaisirs les plus simples nécessitaient de briser le siège. Les pistaches étaient interdites et devaient être introduites en contrebande par les tunnels.

Dans une sorte de lettre d'amour à sa Gaza, Ebraheem Matar, médecin en soins intensifs, raconte, parmi les nombreuses choses qu'il craint d'avoir perdues jamais, le fait de s'asseoir nouveau dans ce café qui sert cet incroyable café et ce gâteau au Nutella et d'avoir l'impression d'être dans la plus belle ville du monde d'acheter du poisson frais dès qu'il sort de la mer d'écouter de la musique avec des amis en parlant, en riant et en se moquant du monde jusqu'à ce que le matin vienne.

La mer est souvent citée, de même que le ciel bleu, le soleil chaud et le sable de Gaza. La mère de Yousef Al-Khoury lui racontait : « Au moins, le soir, lorsque ton père avait fini de travailler, nous pouvions aller à la plage. Il fumait sa cigarette, nous buvions notre café, puis nous rentrions à la maison ». Elle disait que c'était comme aller au paradis et revenir en enfer.

Il poursuit : « Les gens considèrent [la mer de Gaza] comme une amie, quelqu'une qui ils peuvent parler, raconter leurs histoires et leurs soucis, partager leurs fardeaux et savoir qu'ils ne seront pas trahis. Aujourd'hui encore, la première chose que les gens font lorsqu'il y a une pause dans les bombardements, c'est d'aller à la plage ». De même, Tahani Ghayad écrit : « J'aimais la regarder, comme si la mer répondait à mon émotion, apaisait mon cœur et me confortait. »

Aujourd'hui, cependant, même la mer bien-aimée, comme le ciel bleu, apporte la mort tous les jours. Le Dr Mohammed Aghaalkurdi, médecin Medical Aid for Palestinians, parle d'une pause dans les bombardements où les gens ont accepté l'aimable invitation de la mer. Il en a vu beaucoup « patauger dans l'eau avec leur gel douche et leur joie. Je m'arrête pour admirer la scène et en tirer une leçon de résilience ! Soudain, j'entends des moteurs s'élever. En regardant de l'autre côté de l'eau, je vois deux canonnières qui se dirigent vers la plage. Elles approchent des bateaux de pêche, elles ouvrent le feu. Tout le monde est terrifié et tente de s'enfuir. »

Les artilleresses dans les canonnières et les tueuses dans les avions meurtriers : ce sont elles et eux que beaucoup d'Américains connaissent et prennent au sérieux, et qu'ils ou elles ne considèrent jamais comme des terroristes. Les Israéliennes ne sont pas non plus considérées comme des terroristes lorsqu'ils et elles empêchent la nourriture, l'eau et les médicaments d'atteindre les habitants mourants de Gaza. Il y a toujours une explication ou une excuse pour se disculper, même si nous ne savons pas exactement laquelle. La situation est compliquée, nous dit-on.

Notre état d'esprit d'informel mais durable est une telle absurdité que l'architecte et anthropologue Khaldun Bshara fait précéder sa discussion sur la restauration des beaux bâtiments anciens de Gaza d'une remarque ironique formulée par son collègue Reem Abu Jaber : « Nous, à Gaza, nous allons bien. Mais comment allez-vous ? Qu'en est-il de votre conscience, de vos valeurs, de tout ? Nous sommes inquiets. »

Al-Khouri écrit : « On nous a présentés tort comme des terroristes sanguinaires et analphabètes, mais ce n'est pas le cas. Nous sommes une belle communauté qui aime la vie et qui vous accueillera, vous nourrira et vous protégera. Le monde a besoin des Gazaouiens, des gens qui refusent de céder au désespoir et qui trouveront toujours un moyen de s'en sortir. »

« Vous ne pouvez pas effacer Gaza », conclut-il. « Vous pouvez occuper Gaza, vous pouvez détruire Gaza, mais vous ne pourrez jamais nous la prendre. »

Pourtant, la peur humaine de mourir et de disparaître est très présente. « Je suis Ahmed et j'ai peur de mourir et de devenir un numéro avant d'avoir terminé ce que j'ai à écrire ». C'est ainsi que se termine la première entrée de Daybreak, tirée du journal d'Ahmed Mortajay le 13 octobre. Avec seulement 387 mots, sa contribution est à peine plus que ce que pourrait contenir un « message dans une bouteille » jeté dans une mer immense. Il reprend le cri des habitants de Gaza avant le génocide : « Nous ne sommes pas des numéros » leur tentative de briser l'apathie du monde face au silence étouffant qu'Israël a infligé aux habitants de Gaza après 2006 et qui a précédé l'attaque du Hamas le 7 octobre.

La peur de se dissoudre dans un numéro est courante. « Si la prochaine bombe est pour moi », écrit Heba Almaqadma, « je serai un numéro à ajouter au nombre de personnes tuées dans le génocide » et alors je serai oubliée. « Un ancien « Genocide Joe » ? Joseph Staline ? aurait compris, lui qui disait qu'un seul mort est une tragédie, tandis qu'un million n'est qu'une statistique.

Combien d'Américains liront Daybreak in Gaza ? Combien s'autoriseront à voir que l'opération « Iron Sword » n'est pas un simple accès de violence ? C'est la finalité

---

dâ??IsraË«l : dË©truire tout vestige de la Palestine. Peu importe quâ??il devienne un Ætat paria. Lâ??Ë©radication de la Æ« tribu Æ» palestinienne a toujours ÆtË© la vision du prophËte le plus vË©nË©rË© des colons, le rabbin-politicien Meir Kahane. Pour lui, devenir un Ætat paria Ætait un prix acceptable Æ payer â?? et mËame un insigne du peuple Ælu de Dieu.

Hiba Abu Nada, de Khan Younis, Ætait Ægalemment prophËte lorsquâ??elle a Æcrit dans son journal : Æ« Devant Dieu, Æ Gaza, nous sommes soit des martyrË-es, soit des tË©moins de la libË©ration, et nous attendons tousË-tes de savoir oË¹ nous tomberons. Nous attendons tousË-tes, Æ Dieu. Ton vË©u est vrai Æ».

Ce soir-lË , une frappe aË©rienne israË©lienne lâ??a tuË©e avec sa famille.

Deux jours plus tË©t, elle avait Æcrit : Æ« Si nous mourons, sachez que nous sommes volontaires et inË©branlables, et dites de nous que nous sommes un peuple qui a des droits lË©gitimes Æ».

Daybreak in Gaza a livrË© son testament.

Toutes ces voix sâ??Ë©lËvent, certaines dans le ciel comme des cerfs-volants enflammË©s, des planeurs inarrË©tables ou un essaim dâ??abeilles, dâ??autres plutË©t comme des tortues dË©terminË©es, nageant sur des sables arides, surmontant tous les obstacles, donnant naissance Æ la gË©nË©ration suivante.

*Steve France est journaliste et avocat (aujourdâ??hui Æ la retraite), il vit dans la rË©gion de Washington. Militant pour les droits des Palestiniens, il est affiliË© au rË©seau Palestine-Israeli de lâ??Episcopal Peace Fellowship et Æ dâ??autres groupes chrË©tiens de solidaritË© avec les Palestiniens.*

Traduction : JB pour lâ??Agence MË©dia Palestine

Source : [+972](#)

**date crË©Ë©e**

2024/09/16